

L'INVITÉE

Elle fut longtemps la seule femme à diriger un orchestre en France, la première à le faire à la Scala. Pugnace par nature et par besoin, cette disciple de Claudio Abbado lance un concours, La Maestra, réservé aux cheffes.

# Claire Gibault

Propos recueillis par Sophie Bourdais  
Photo Jean-François Robert  
pour Télérama

« La seule Française chef d'orchestre » : en juillet 1969, Claire Gibault partageait la une de *France-Soir* avec Neil Armstrong. Pendant que l'homme marchait pour la première fois sur la

Lune, une jeune femme de 23 ans sortait du Conservatoire avec un premier prix de direction. Née en 1945 au Mans, élevée dans l'amour de la musique par un père professeur de solfège et trompettiste, Claire Gibault a longtemps fait figure de pionnière, mais aussi d'exception dans un monde musical où la direction demeure un bastion masculin. Depuis 2018, à l'échelle mondiale, la proportion de femmes à la tête d'orchestres professionnels symphoniques permanents est fièrement passée de 4,3% à 6,2%. Même l'Autriche, réputée conservatrice, fait mieux que la France, qui ne compte qu'une seule cheffe à la tête d'une formation permanente : Debora Waldman, nommée en 2019 directrice musicale de l'Orchestre régional Avignon-Provence...

En poste pendant trente ans à l'Opéra de Lyon, invitée dans le monde entier, passée par l'Italie où elle travailla avec le chef Claudio Abbado, créant avec lui l'Orchestra Mozart di Bologna, et première femme à diriger à la Scala de Milan, Claire Gibault a été députée au Parlement européen (groupe Alliance des démocrates et des libéraux pour l'Europe). Elle fonde en 2011 le Paris Mozart Orchestra, une formation à géométrie variable, qui joue un répertoire allant du classique au contemporain, et l'interprète autant dans les salles de concert que là où la musique n'arrive pas – dans les écoles, les prisons ou les hôpitaux. Musicienne engagée,

elle n'a cessé de militer contre toutes les formes de discriminations. En mars, cette longue dame brune, à la voix ferme et douce, organise un concours unique au monde, La Maestra. Retenues sur deux cent vingt candidatures, de cinquante et une nationalités différentes, douze cheffes, âgées de 20 à 43 ans, se produiront avec le Paris Mozart Orchestra devant un jury international et paritaire, qui récompensera trois lauréates.

**Pourquoi lancer un concours réservé aux cheffes ?**

En septembre 2018, je me suis retrouvée à Mexico la seule femme dans le jury d'un concours international de chefs d'orchestre. Dès le premier jour, un confrère me déclare : « Madame, mon médecin assure que, biologiquement, les femmes ne peuvent pas diriger des orchestres. » J'éclate de rire, lui réponds que je suis cheffe depuis longtemps, et que je ne me suis jamais sentie biologiquement bizarre. « Madame, c'est scientifique. Les femmes ont naturellement les bras tournés vers l'avant pour tenir leurs bébés... » Pendant le concours, ce monsieur fermait les yeux, se bouchait les oreilles et ne votait pas quand les femmes dirigeaient. J'ai trouvé cela violent. Il y avait une candidate extraordinaire, chinoise, magnifique musicienne, avec un charisme, une technique, une autorité... En finale, elle avait autant de voix que son concurrent vénézuélien. Non seulement les membres du jury n'ont jamais voulu lui décerner un premier prix ex aequo, mais certains disaient même qu'ils ne l'inviteraient pas à diriger leur orchestre, parce que femme. »

**31 octobre 1945**  
Naissance au Mans (72).

**1969**  
Premier prix de direction d'orchestre du Conservatoire de Paris. Fait ses débuts deux ans plus tard à l'Opéra de Lyon.

**1986**  
Première collaboration avec Claudio Abbado, à la Scala de Milan.

**1990-1998**  
Directrice artistique de l'Atelier lyrique et de la Maîtrise de l'Opéra de Lyon.

**2004-2009**  
Députée au Parlement européen.

**2011**  
Fonde le Paris Mozart Orchestra.





L'INVITÉE

LA CHEFFE D'ORCHESTRE CLAIRE GIBAULT

» On en est encore là ?

On ne s'en rend plus compte parce que nous vivons dans des milieux privilégiés. Mais c'est un métier où il y a du pouvoir, de la gloire et de l'autorité ; l'accès y reste donc difficile. En rentrant de Mexico, j'ai pensé à un concours réservé aux femmes, pour les mettre en valeur. Dominique Senequier, l'une des mécènes du Paris Mozart Orchestra, et une autre cheffe d'entreprise, Nathalie Rastoin, ont souhaité le financer. Parce que le concours était réservé aux femmes, elles voulaient qu'il soit au top niveau et très doté. La Philharmonie de Paris, qui avait déjà organisé un tremplin pour jeunes cheffes, a décidé de nous suivre, nous a aidés à constituer le jury, et nous accompagnera aussi, avec ses formations, pour les deux ans d'académie proposés aux gagnantes, sous forme de mentorat, de master class, de concerts...

Le jury de La Maestra compte autant de chefs que de cheffes.

Parce que ce n'est pas un concours contre les hommes ! On a programmé deux éditions, la seconde en 2022. D'ici là, si les statistiques montrent une croissance du nombre de directrices musicales, ce concours n'aura plus lieu d'être. Il s'agit de réparer des injustices, de rappeler qu'une dizaine de cheffes seulement tournent dans le monde entier, et font un peu figure de cache-misère. Nous avons des candidates extraordinaires, dont la jeune Chinoise qui concourait à Mexico ! Bien sûr, il y a eu des critiques. Quelqu'un a menacé de nous faire un procès pour discrimination à la Cour européenne de justice. « Les hommes meurent sur les champs de bataille, laissez-leur la direction d'orchestre » a écrit un autre sur Facebook... De jeunes cheffes ne sont pas intéressées par un concours qui ne considère que les femmes, et je ne les juge pas, j'aurais peut-être pensé comme elles à leur âge. Mais nous avons surtout reçu des lettres très émouvantes, pleines de joie et de félicitations. Les lire nous a poussés à supprimer la limite d'âge, d'abord fixée à 40 ans, parce que des postulantes plus âgées expliquaient que des perspectives s'ouvraient pour les moins de 30 ans, mais qu'elles-mêmes faisaient partie d'une génération oubliée. J'espère aussi qu'il y aura, pour la deuxième édition, plus de candidates issues de la diversité. Parce qu'il faut se battre sur tous les fronts, sans isoler la lutte pour la parité femmes-hommes des luttes contre les autres discriminations – le racisme, l'antisémitisme, l'homophobie.

Jeune cheffe, vous n'auriez pas forcément vu cette compétition d'un bon œil ?

J'avais alors beaucoup de presse, ce qui était peut-être injuste par rapport à mes copains chefs du même âge et du même niveau, dont on ne parlait pas. Ça peut être confortable de se sentir unique. Quand on débute, il faut foncer, ne pas être susceptible, avoir du (sale) caractère... Et se croire meilleure que les autres, sinon on n'y va pas.

Vous êtes entrée dans la musique par le solfège...

Vous avez appris le piano à 5 ans, puis le violon à 7 ans. Vous auriez pu devenir soliste ?

Même si la matière est réputée ingrate, je l'adorais, parce que mon papa l'enseignait, et que j'adorais mon papa ! Il me faisait en plus comprendre que j'étais douée, donc ça allait tout seul ! Physiquement, j'étais une enfant assez tendue, nerveuse, angoissée, et ça n'allait pas très bien avec le violon. Par contre, quand je dirigeais, j'étais bien ! Et j'ai aimé dès le début tout ce qu'implique la direction d'orchestre : la pédagogie, l'échange, la transmission. C'est aussi une question de tempérament. Petite, j'adorais organiser et décider. Lorsque nous partions en vacances, je faisais l'itinéraire, décidais des villes dans lesquelles on s'arrêterait, et choisissais presque l'endroit où dormir ! J'ai retrouvé ce trait chez mon fils José, que j'ai adopté au Togo, comme sa sœur Élise : les gens de l'orphelinat m'ont dit qu'à l'âge de 2 ans José dirigeait déjà tous les enfants, les incitant à bloquer les portes du dortoir avec les lits ! Il y a une disposition à coordonner, à vouloir s'exprimer. À en croire une psychanalyste, devenir cheffe était aussi une thérapie contre mes angoisses existentielles, et une revanche contre le poids des résistances de la société.

Vous a-t-on encouragée ?

À 13 ans, violon solo de l'orchestre d'élèves au conservatoire du Mans, j'ai demandé à apprendre à diriger, et le directeur a créé pour moi une classe de direction. J'y étais la seule fille, et je n'y voyais rien d'étrange. On disait bien, à la maison, que ça faisait garçon manqué – et d'ailleurs j'ai passé ma vie à devoir prouver ma féminité ! Mais j'étais une des meilleures élèves, et mon père, qui était ma référence musicale, avait confiance dans mes capacités. J'ai eu des premiers prix de solfège, de violon, de musique de chambre, d'harmonie. Je suis entrée en classe de direction au Conservatoire de Paris alors qu'il n'y avait que deux places, vingt-cinq candidats et un jury masculin. Et j'en suis sortie avec un premier prix, première nommée.

Vous n'aviez aucun doute sur votre vocation ?

Aucun. J'aimais ce que je faisais, et cela m'apaisait. Mon métier m'équilibrait. Il y a eu des moments difficiles, parce que c'est fatigant, physiquement, les répétitions et les concerts, surtout quand les musiciens vous tendent des pièges. Je me souviens d'avoir traversé, les larmes aux yeux, la fosse de l'Opéra de Lyon, à cause de quolibets et de remarques désagréables sur ma façon de diriger. Je me sentais aussi investie d'une lourde responsabilité envers les féministes, qui ne voulaient pas que j'arrête. Mais tout bonheur a son prix. Et même s'il y a eu des inquiétudes, des douleurs, des vexations, je retiens surtout des moments heureux.

À ÉCOUTER

Au cœur de l'orchestre, sur France Musique, le 8 mars à 9 heures : les femmes à la baguette.

À LIRE

La Musique à mains nues, de Claire Gibault, éd. L'iconoclaste, 180 p., 20 €.

L'INVITÉE

LA CHEFFE D'ORCHESTRE CLAIRE GIBAULT

## « J'attends des femmes cheffes qu'elles ne mettent pas leur féminité en avant. Seule la personnalité importe. »

» Comment diriger sans modèle auquel se référer ?

C'était difficile. Au fond, je cherchais à ressembler aux hommes. Bien plus tard, j'ai choisi ma propre voie, mais il a fallu tout un chemin personnel pour y arriver. Je dirige aujourd'hui avec plus d'humilité, parce que je me sens moins en représentation. Et je me suis mise à diriger en plaçant mes bras plus bas, avec une respiration moins haute, en m'enracinant dans le sol. J'ai appris avec Claudio Abbado que le geste du chef doit incarner sa pensée, son affect. Il lui faut trouver la connexion entre le charnel et l'intellect, en passant par le cœur. Claudio Abbado a été inspirant pour moi. Il y avait une douceur chez lui, il ne mettait jamais en avant sa virilité. J'attends aussi des femmes cheffes qu'elles ne mettent pas leur féminité en avant. Seule la personnalité importe.

Avez-vous vu la situation des cheffes évoluer ?

En 1998, j'ai quitté l'Opéra de Lyon et suis partie à Rome comme directrice musicale. À mon retour en France, en 2002, j'ai cherché du travail, mais personne ne répondait à mes candidatures ni ne m'invitait. On ne sollicitait pas non plus les autres cheffes ! Laurence Equilbey et Emmanuelle Haïm avaient déjà commencé une belle carrière, parce qu'elles avaient créé leur propre ensemble. Et ces grandes musiciennes, très intelligemment, sont allées vers des niches qui n'étaient pas convoitées par les hommes, la musique baroque pour Emmanuelle Haïm, le chœur pour Laurence Equilbey, avant qu'elle fonde Insula Orchestra en 2012. Ajoutez-y la musique contemporaine avec Susanna Mälkki, qui dirigeait l'Ensemble Intercontemporain.

Vous-même, vous avez dirigé très tôt beaucoup de créations...

Je dirigeais tous les genres qui m'intéressaient pas les hommes, en m'efforçant de leur donner leurs lettres de noblesse : les opérettes, les œuvres pour enfants... et les créations. Beaucoup de chefs n'ont pas de temps à perdre avec ces œuvres qui demandent un important travail, et ne seront pas beaucoup rejouées. Lorsqu'on se met une bonne symphonie dans les bras, il y a plus de rendement, on sait qu'on pourra l'exploiter toute sa vie !

Vous êtes rentrée en France, on ne vous proposait rien. N'était-ce pas décourageant ?

Si, bien sûr. Et c'est ainsi que je suis devenue députée européenne, alors que je n'avais jamais appartenu à un parti. Parce que j'avais une certaine notoriété, on m'a demandé d'être deuxième sur la liste UDF de la circonscription du Sud-Est. J'élevais seule mes deux enfants, et n'avais pas d'engagements. J'y ai vu le moment de me décentrer de mon ego, et de me dévouer à la cause des autres artistes. J'ai beaucoup aimé ce passage au Parlement européen, de 2004 à 2009, mais je n'ai pas eu envie d'y rester. Je ne suis pas du tout faite pour la politique, qui est l'art du compromis. Je ne peux être que sincère et donner mes tripes.

Vous faisiez partie des commissions Culture et éducation d'une part, Droits des femmes et égalité des genres d'autre part...

Mon premier discours de députée portait sur le droit à l'avortement en Europe. C'était en septembre 2004, le Portugal ne voulait pas laisser entrer dans ses eaux internationales le bateau d'une association qui s'occupait de planning familial. Je n'ai parlé qu'une minute, en défendant la liberté des femmes à disposer de leur vie et de leur corps, en rappelant qu'elles pouvaient mourir des suites d'un avortement clandestin, et qu'il fallait donc sécuriser ce droit. Étant la seule artiste du groupe et du Parlement, la commission Culture s'imposait. J'y ai rendu deux rapports, l'un sur le statut social des artistes, l'autre sur les discriminations à l'égard des femmes dans le spectacle vivant. J'ai eu accès, à cette occasion, à d'excellentes statistiques sur la situation européenne. Et j'ai compris que je ne devais pas attendre qu'on me propose quelque chose, mais que je devais créer mon propre ensemble.

Vous avez donc fondé le Paris Mozart Orchestra, au sein duquel la parité s'impose à la tête des pupitres...

Les musiciens qui jouent dans le Paris Mozart Orchestra travaillent tous par ailleurs pour de grandes institutions, comme l'Opéra de Paris ou Radio France. Ils sont fiers d'en faire partie, ont passé des concours difficiles pour accéder à leurs postes, mais une fois qu'ils y sont, ils ne sont consultés sur rien. Je trouve important de les faire participer à la programmation, au recrutement, aux modes de rétribution. Nous sommes tous payés pareil, parce que je n'aime pas le star-system, et je ne me sens pas supérieure à eux. Nous avons tous signé une charte citoyenne, contre toutes les discriminations. Nous pratiquons l'autorité partagée, un concept que je dois aussi à Abbado : quand un chef a de bons instrumentistes, il est là pour choisir le tempo, le style et pour inspirer ses musiciens, pas pour les contraindre à jouer ensemble, ce qu'ils feraient très bien tout seuls ! Il faut du respect et de la confiance. Et quel confort de diriger un orchestre qui vous fait confiance ! De même qu'ils ne céderaient leur place à personne quand je les emmène dans des écoles ou des prisons, je sais que mes musiciens vont aborder La Maestra avec amour et sérieux, qu'ils seront adorables avec les candidates qu'ils accompagneront. Et ce concours sera passionnant ●

« La direction d'orchestre, c'est aussi une question de tempérament. Petite, j'adorais organiser et décider. »